

LETTRES D'ITALIE¹.

A MONSIEUR LE COMTE GOBLET D'ALVIELLA.

VIII

MON CHER AMI,

Nous consacrons une journée à visiter Ostie et Castel-Fusano. M. Letellier, directeur des tramways de Rome, nous accompagne. Journée de sirocco. Quoique nous soyons à la fin de décembre, il fait tiède comme au mois de mai. Une brume légère tamise les rayons du soleil et jette sur le paysage un voile bleuâtre. La route suit constamment le Tibre. On passe à côté de Saint-Paul hors les murs. La basilique est splendide à l'intérieur, mais extérieurement elle n'a aucun caractère : c'est un grand mur percé de fenêtres. L'entrée principale, du côté de la cour, n'est pas achevée. On y place d'immenses colonnes de granit monolithes. Elles sont magnifiques, mais elles n'y feront aucun effet et elles doivent coûter énormément. C'est de l'argent très-mal employé.

Plus loin, on traverse la campagne romaine. De ce côté, elle est très-ondulée. En hiver, elle est vaste comme une prairie d'Alexanda et de nombreux troupeaux de bœufs y paissent. Dans un de ces pâturages, aux bords de la route, gît le corps d'un cheval mort. Il a été écorché, et un vautour en arrache des lambeaux. Tout autour, nulle trace de l'homme. Dans cette solitude, le Tibre roule ses eaux limo-

¹ Suite. Voir les livraisons des 15 janvier, 15 février, 15 mars, 15 avril, 15 mai, 15 juin et 15 juillet 1879.

neuses. L'aspect est tragique. D'où vient qu'on ne tire partie ni de la chair ni des os ? Plus loin, une autre carcasse presque réduite à l'état de squelette.

A mi-chemin de quelques maisons délabrées et presque en ruines sortent des femmes et des enfants. Les enfants mendient : la peau est jaune, les yeux brillants et cerclés de noir, le ventre ballonné. La fièvre les dévore. Parmi les femmes, les jeunes ont cette beauté malade de la *malaria* d'Hébert ; les traits sont très-fins. Les vieilles sont l'image de la décrépitude. Le visage n'est qu'un amas de rides. Quel fond de distinction et de finesse la race doit avoir pour conserver sa beauté malgré la maladie constante ! Le sort de ces familles est affreux. Comment s'y résignent-elles ? Le monde est si grand, et au delà des mers, dans de riants climats, tant de terres fertiles n'attendent que des bras pour enrichir ceux qui voudront s'y fixer.

En approchant de la mer, le *macchie* commence ; ce sont des bois entrecoupés de marais et d'étangs, un taillis d'aulnes et de saules entremêlés de vieux chênes rabougris. L'eau de ces mares est claire et parfois courante ; on s'étonne qu'elle émette des miasmes paludéens. Il en est de même dans les marais Pontins. L'eau des canaux et des fossés y est courante et transparente. Le *delta* du Tibre s'étale à notre droite ; c'est une plaine verte et noyée qui s'étend à perte de vue. Dans le lointain, au-dessus de la brume bleuâtre, se montre le clocher de Fiumicino.

Partis à neuf heures, nous sommes à Ostie vers midi. Point d'autre habitation qu'une vieille tour du moyen âge à mâchicoulis, noire et morne dans ce paysage mélancolique. Nous allons à pied voir les ruines de l'Ostie antique. Pour les déblayer, il a fallu creuser le limon, et la récente crue du Tibre y a de nouveau apporté une couche épaisse de boue. Le fleuve creuse la rive et engloutit les maisons et les murs de l'ancien quartier du port. Rien ne s'élève au-dessus du niveau du sol, sauf les ruines d'un temple dont il ne reste que les substructions. Tout cela n'est pas comparable à Pompéi, mais le paysage a un grand aspect. La mer est à

quatre kilomètres plus loin. Depuis dix-huit cents ans, les dépôts du fleuve, en comblant la baie, l'ont fait reculer à cette distance.

Une demi-heure de voiture nous transporte à Castel-Fusano. C'est une ferme et un pavillon de chasse qui appartiennent au prince Chigi. La pineta est merveilleuse. D'immenses pins parasols forment, à cinquante pieds au-dessus du sol, un plafond de verdure au-dessus d'un tapis de gazon ras et serré. Les fûts nus des arbres gigantesques ressemblent à des colonnades de portiques. Au delà de la pineta commence le maquis. Il est presque entièrement composé d'arbousiers. Leur fruit mûr en ce moment est rouge et grenu comme une fraise, et à côté, les petites fleurs blanches se détachent sur les feuilles fines et persistantes comme celles du myrte. L'aspect est charmant.

Nous nous dirigeons vers la mer dont on entend la voix profonde. Pour y arriver, il faut franchir une dune basse où poussent encore des tamaris rampants et tourmentés par le vent. La mer est calme et d'un vert d'aigue-marine. Cependant la houle pousse ses brisants sur le sable qu'ils couvrent de leur écume. Sur toute cette côte nulle habitation jusqu'à Porto d'Anzio. Entre la plaine du bassin de Rome et la ligne des dunes s'étend une lisière de bois et de maquis où abondent les sangliers et les bécasses.

Le sanglier à l'aigre-doux, *segnale all'agro dolce*, avec des graines de pin dans la sauce, est un plat exquis. Je ne sais pourquoi la chair des sangliers, coriace et presque rance chez nous, est ici succulente et tendre. Est-ce parce que le gland du chêne vert constitue une nourriture plus douce ?

A ceux qui aiment à voir un paysage et une végétation très-différents des nôtres et d'un beau caractère, je conseillerai une promenade dans la forêt de Castel Fusano, mais à l'époque où la malaria ne sévit pas. On est ici dans son foyer même. Ces arbres ont des formes architecturales.

x Au retour, M. Letellier me parle des ouvriers italiens. Il en emploie beaucoup en ce moment pour construire le tramway de Tivoli. Ces ouvriers viennent des Abruzzes. Ils

vivent de rien et travaillent bien. Ils sont intelligents et dociles. Ils ne se nourrissent que de pain et ne boivent que de l'eau. Ils gagnent de 1 franc à 1 fr. 50 c. par jour. Ils veulent travailler même les dimanches et les jours de fête, afin d'avoir de quoi manger. Ils vivent littéralement au jour le jour. Ils demandent à être payés tous les soirs, afin de pouvoir acheter leur pain le lendemain. Ils sont vêtus de haillons et couchent à cinquante dans de grands abris en paille. C'est le comble du dénuement. Le climat est doux, le soleil du Midi active la végétation, la terre d'Italie est fertile, et ces hommes ne se refusent pas au plus dur travail. D'où vient une pareille misère? X

Le lendemain, dîner chez Visconti-Venosta. Nous y rencontrons les députés Berti et Bonghi et le sénateur Alfieri, beau-père de Visconti. Bonghi est un des hommes éminents de la droite. Quoique né à Naples, il est blanc et blond comme un Hollandais. Il a une érudition universelle. En Égypte, son Hérodote à la main, il nous faisait l'histoire des monuments, en contrôlant les assertions des auteurs grecs par les hiéroglyphes. Il a étudié le sanscrit pour remonter aux racines des langues modernes qu'il lit et qu'il parle couramment; il connaît à fond l'archéologie et les littératures anciennes, qu'il a enseignées, l'histoire de la philosophie et les sciences politiques. Son activité intellectuelle est prodigieuse. Il est le rédacteur en chef du journal *La Perseveranza*, et le collaborateur le plus fécond de la *Nuova Antologia*, dont il rédige la chronique politique. Professeur à l'université de Rome, il est très-assidu à la Chambre, où il parle dans toutes les questions principales. Il court sans cesse du midi au nord de la Péninsule pour prononcer des discours, présider des réunions littéraires ou électorales, organiser le parti modéré et réveiller l'ardeur de ses alliés. Chaque jour il dîne en ville et passe ses soirées dans les salons, où les princesses se disputent la faveur de ses entretiens. Toujours gai et souvent goguenard, il raconte une anecdote mieux que personne. Ses discours à la Chambre font bondir ses adversaires. Au ministère de l'instruction

publique, nul n'a montré plus de compétence et d'application au travail. A tous les degrés, il a introduit des réformes et des améliorations. Cependant, quelle que soit son influence à la Chambre, il n'est plus nommé par ses anciens électeurs. Le Midi auquel il appartient est tout entier acquis à la gauche. Il est aujourd'hui élu par un collège de la Vénétie, mais il se trouvera toujours quelque localité qui sera fière d'être représentée par un orateur aussi éminent.

Pendant le dîner il nous explique ce qu'est la Camorra à Naples; c'est tout simplement l'art d'arriver à ses fins par l'intimidation ou, pour mieux dire, l'organisation de l'intimidation et l'exploitation de la lâcheté humaine. Vous trouvez des camorristes partout, depuis les ruelles de Santa-Lucia jusque parfois dans les plus hautes positions administratives et politiques. L'intimidation se produit par la menace tantôt d'un coup de couteau, tantôt d'une dénonciation, tantôt d'une persécution prenant les formes les plus diverses. A Naples, vous montez en voiture; le camorriste est là qui prélève un sou sur le cocher. Celui-ci n'ose refuser, crainte que la camorra ne l'atteigne en lui faisant perdre ses pratiques ou en occasionnant quelque avarie à son cheval ou à la voiture. Dans chaque rue il se trouve des camorristes qui prélèvent la taxe de la peur sur les détaillants. Dans les hautes sphères de la politique, la camorra s'exerce par les influences. Si vous lui résistez, elle vous perd. Si vous vous mettez à son service, elle vous pousse au but que vous poursuivez. C'est de la camaraderie, mais violente et sans scrupule, qui ne recule devant aucun moyen. Un grand seigneur, syndic d'une ville du Midi, mais complètement ruiné par le jeu, trouve le moyen de bien vivre sans aucun revenu. Chaque jour il va faire un bon dîner dans le premier restaurant de l'endroit, et jamais on n'ose lui présenter l'addition. En échange, quand il se donne un banquet officiel, il le fait obtenir à ce restaurateur et il ne chicane pas sur les prix. On raconte des traits inouïs de ce personnage, qui est encore député et très-influent, très-redouté. Un banquet doit être offert à Leurs Majestés qui visitent sa ville; sous prétexte de

goûter les vins, il se refait sa provision et des meilleurs. Il se met à la tête d'une souscription pour les pauvres honteux : on n'entend plus parler du produit de la collecte. Il avait trouvé que le plus besogneux, c'était lui-même. On raconte ces traits et bien d'autres. Néanmoins le voilà à la Chambre, se rengorgeant, la poitrine bombée, la tête haute, l'air protecteur, craint, flatté, salué. Dans sa ville, c'est une puissance. Il menace de sa popularité le syndic qui l'a remplacé. Il a une énorme clientèle qui lui obéit. Il fera une émeute quand il voudra. On trouve en tout pays des gens de cette espèce, mais ils ne devraient pas tenir le haut du pavé.

Je cause avec le député Berti de l'avenir des partis en Italie. Comme je l'ai déjà dit, historien, homme d'État, orateur, ancien ministre, Berti est un des membres considérables de la droite. D'après lui, l'échec de son parti tient principalement à deux causes. D'abord, aux nouveaux impôts établis par Sella et Minghetti. Sans doute, ils ont bien fait, car ainsi ils ont sauvé l'honneur et le crédit du pays. Tout bon patriote leur doit de la reconnaissance, mais le peuple ne pardonne pas d'ordinaire à qui lui saigne la bourse. Il se venge par le vote. En second lieu, la droite ressemble un peu à l'ancien parti doctrinaire français. Il est plus libéral, mais il a des principes arrêtés, des idées réfléchies, une certaine raideur genevoise jointe à une certaine tenue à l'anglaise, des connaissances et de l'instruction, ce qui gêne ceux qui en ont moins. Sans être faits pour s'asseoir avec Guizot sur « le canapé de la doctrine », la tournure de leur esprit n'est pas de nature à plaire au grand nombre, ni surtout aux gens du Midi. Berti craint que son parti ne soit menacé dans l'avenir d'être écrasé entre le radicalisme et le cléricalisme. Le libéralisme conservateur est un juste milieu qui sera entamé à droite et à gauche par les deux extrêmes. La lutte des partis s'aggravant sans cesse, ne laisse pas de place pour les nuances intermédiaires. Quand il ne restera en présence que le radicalisme et le cléricalisme, le choc peut conduire à des violences, à des révolutions même. Je crois l'Italie faite définitivement, dit-il; nous sommes dans l'ère où les

nationalités se constituent et il n'y en a point de plus marquée que la nationalité italienne. La papauté même victorieuse n'aurait nul intérêt à la démembrer, pour refaire un État ecclésiastique qui n'est plus viable. Mieux vaut dominer l'Italie unifiée que végéter dans une de ses provinces. Ce que je redoute plutôt, c'est une alternative de révolutions et de réactions, de despotisme et d'anarchie. Dieu nous préserve du sort du Mexique ! Heureusement nous en sommes loin, et ceci n'est qu'un cauchemar qu'évoque parfois une mauvaise nuit.

Notre hôte Visconti-Venosta est certes le meilleur ministre des affaires étrangères qu'ait eu l'Italie. Il connaît à fond son Europe et il ne s'exagère pas le rôle qu'y doit jouer l'Italie. La constitution de l'unité italienne est, dit-il, un grand avantage pour notre continent tout entier. L'Italie divisée et asservie était une cause permanente de troubles et de discordes. Elle n'était qu'un foyer de révolution et un champ ouvert aux luttes d'influences et de conquêtes des voisins. Que de fois leurs armées s'y sont livrées bataille ! L'Italie unifiée sert de barrière et de tampon. Son intérêt suprême, évident, est la paix. Elle appréciera donc toujours les solutions qui peuvent en garantir la durée. On a prétendu que nous avions des vues sur l'Orient, que nous voulions prendre pied en Albanie. Rêve de cerveau brûlé ! conquête insensée dont la géographie et l'ethnographie ne permettraient jamais l'assimilation et que nous perdriions tôt ou tard ; en attendant, cause de dépenses et de faiblesse. Comme riverains de l'Adriatique, nous avons certes un intérêt dans la question, mais un seul — et il est aussi celui de l'Europe — c'est que la péninsule des Balkans ne tombe pas tout entière aux mains d'un puissant empire, dont le voisinage serait pour nous, dans certaines éventualités, un danger et en tout temps une source d'inquiétudes. Nous devons désirer évidemment le progrès économique de tous les pays transdanubiens, car ils constitueraient un marché pour les produits italiens. Mais le panslavisme ou ce qui y mène ne peut nous agréer.

Visconti-Venosta n'a rien d'un Italien ; il a tout à fait

l'aspect d'un Écossais de grande race. La peau très-blanche, les cheveux et la barbe d'un blond ardent, le nez fin, les yeux bleus; très-froid, très-réservé, très-silencieux; ne parlant jamais que quand il y est forcé; à la Chambre, exprimant, en un langage élégant, des idées très-précises et très-claires; estimé, respecté par tous. Très-grand air; une mise d'une correction parfaite. Type de diplomate de haute distinction. La question sociale le préoccupe. Cette après-midi, nous dit-il, je faisais une promenade dans la campagne romaine. Un ouvrier travaillait au chemin; je lui demandai ce qu'il gagnait; il me répondit un franc; ce qu'il mangeait: du pain arrosé d'eau claire. Cela est dur. Depuis Rome jusqu'en Sicile, voilà donc à peu près ce qu'obtient un manœuvre. Ce n'est pas assez, même avec notre beau climat. Que de souffrances représente un salaire aussi insuffisant! Tous les partis devraient s'unir pour porter remède à cette situation. Il est vrai que le problème est bien compliqué. Les réformes économiques sont autrement difficiles que les réformes politiques.

Je cite ce fragment de conversation pour montrer que, comme je l'ai déjà dit, tous les hommes considérables se préoccupent en Italie de la question sociale. Contraste assez curieux: les Français, les Allemands et les Espagnols ont presque tous une pointe de chauvinisme; ils vantent tout ce qui tient à leur pays. Les Anglais, les Portugais et les Italiens éclairés, au contraire, sont plutôt disposés à voir chez eux tout en noir. Le patriotisme ne les aveugle pas. Ils constatent ce qui leur manque. C'est la source du progrès: *Initium sapientiae*.

Les Journaux. — A Rome, sur la place Colonna et dans le Corso, de six heures du matin à minuit, la voix aiguë des marchands de journaux crie: *L'Opinione, Fanfulla, Bersagliere, Diritto, Popolo Romano, Capitala-Italia*. La plupart de ces feuilles se vendent cinq centimes et tout le monde en achète. La vente au numéro est considérable. Il y a relativement peu d'abonnés. Même dans les cafés, comme le *Café de Rome*, on ne trouve point de journaux. A Milan, à Venise, à Gênes,

à Florence, à Naples, la vente des journaux se fait sur la place publique; et même des localités peu importantes ont leur feuille locale. Il n'y a pas de timbre à payer, le papier et la composition ne sont pas chers; la rédaction est souvent gratuite, et le journal est une source de revenus indirects, un instrument d'influence, un moyen de parvenir, parfois une arme de la Camorra. Plusieurs de ces journaux sont très-bien rédigés. L'*Opinione*, le *Perseveranza* et le *Diritto* traitent en articles de fonds très-nourris et très-sérieux les questions à l'ordre du jour. La *Gazetta d'Italia*, d'un format gigantesque, donne des extraits de tous les journaux italiens et étrangers. La *Fanfulla* tient à la fois de notre *Gazette-Petrus* et du *Charivari*. Elle traite les sujets les plus sérieux d'une façon rapide, humoristique ou comique, mais avec un grand bon sens et sans parti pris. Tout est dit en quelques mots; mérite rare et très-apprécié, car on est souvent ici long et filandreux. L'italien est presque du français, sauf les désinences plus rapprochées du latin, et cependant le style, la façon d'écrire sont très-différents. On commence par de longs préliminaires, on remonte volontiers au déluge; on expose les antécédents d'une question et on se perd dans les développements. Lisez un article d'un journal français: dès les premiers mots, vous savez ce dont il s'agit, et l'opinion de l'écrivain est nettement exprimée. Dans les journaux italiens, l'idée se dégage avec peine et reste flottante; on dirait qu'un certain nuage germanique est venu voiler la précision de la pensée latine. Je remarque le même défaut dans beaucoup de livres et d'articles de revues.

En voici un exemple: Je viens de lire un très-curieux livre de Leone Carpi, intitulé *l'Italia vivente*. C'est un tableau des différentes classes sociales de l'Italie contemporaine. Il veut faire connaître la situation, les idées et les tendances de la noblesse actuelle, et il expose d'abord longuement les origines historiques de l'aristocratie en Italie. Pour nous montrer quelles sont les visées et l'influence du clergé, il remonte aux principes de tous les cultes et il fait une comparaison très-étendue entre le christianisme et le mahométisme. Très-inté-

ressant, mais *non erat hic locus*. Voici un livre de M. Eugenio Forni : l'*Internazionale e lo Stato*. Son but est de dire ce qu'est l'Internationale en Italie, mais il commence par un exposé de tous les systèmes de socialisme et cela prend les trois quarts du volume. Au fait ! au fait ! est-on toujours tenté de s'écrier. Il en est de même des discours : ils sont ordinairement trop longs, mais la langue italienne est si harmonieuse et on est si charmé par la musique, qu'on attend sans impatience que l'idée arrive. J'imagine qu'au collège on apprend l'art des amplifications. Il faudrait au contraire inculquer le laconisme. Je donnerais un prix à celui qui serait le plus bref. Il leur faudrait étudier Voltaire, ou chez eux Léopardi. Léopardi, quel vrai poète et quel ennemi des chevilles et des longueurs !

Le style ici manque de trait. L'esprit, dans le sens de mots fins et piquants, est rare. La manière d'écrire est lâchée. On ne s'efforce pas de condenser la pensée et de la revêtir d'une forme saillante ou brillante. Peu d'effort de composition. On se laisse aller à la facilité naturelle. On écrit comme on parle, abondamment. On improvise.

Les trois principaux journaux du parti catholique sont la *Civiltà cattolica*, organe des jésuites ; le plus répandu et le mieux fait ; il a plus de 15,000 abonnés, dit-on. L'*Osservatore romano* et la *Voca della Varita*, qui reçoit ses inspirations du Vatican. La polémique de ces feuilles est très-modérée, relativement aux nôtres. Elles se tiennent, en général, dans la sphère des principes. X

C'est, du reste, un des caractères de la presse italienne de traiter souvent des questions générales. Ainsi, passant à Salerne, j'achète les deux journaux qui s'y publient ; ce sont de petites feuilles locales. Je trouve comme article de fonds dans l'un, une étude sur le socialisme contemporain, dans l'autre, un examen de la philosophie positiviste. Il y a ici bien plus « d'idéalité » que chez nous. On discute volontiers les questions abstraites. On voit les choses par leur côté élevé, théorique. Nous ne regardons, nous, qu'à l'application.

— L'éminent statisticien Bodio estime la valeur de la pro-

priété rurale en Italie à 30 milliards, celle des maisons à 9 milliards et la dette hypothécaire à 8 ou 9 milliards.

— A un dîner de diplomates et d'hommes d'État chez notre ministre Van Loo, Minghetti raconte quelques histoires sici-liennes. Chaque année il va en Sicile pour visiter le domaine de Camporeale qui appartient à son beau-fils. On lui donne une escorte pour le protéger contre toute mésaventure, mais cette escorte le quitte quand il arrive aux limites du domaine. Comme il restait encore deux lieues à parcourir, il s'étonne qu'on laisse sa voiture continuer seule. « Vous n'avez rien à craindre, lui répond le commandant. Les brigands n'attaquent pas un propriétaire sur ses terres. Cela serait mal vu par les paysans dont ils ont besoin. »

La *Vendetta*, la *Coltellata* est encore très-pratiquée. Dans un voyage de Minghetti à Camporeale, le curé se présente à lui : « Je viens vous recommander, dit-il, un pauvre jeune homme qui a bien besoin de votre protection. » — « Et pourquoi? que veut-il? » — « Rien; seulement il lui est arrivé un malheur: il a tué un homme. » — « Comment! vous me demandez ma protection pour un assassin, à moi, au ministre, qui suis chargé de le faire pendre! » — « Oh! Excellence, un si bon jeune homme. Si vous le voyiez, vous l'aimeriez tant; voici précisément sa mère qui va vous en parler. » — « Je ne veux voir ni lui ni sa mère. » Mais il est trop tard. La mère entre, se jette aux genoux de Minghetti : « Un si bon jeune homme, doux comme un petit saint. Si vous vouliez le recevoir. » — « Mais jamais; sortez à l'instant. » La mère sort en effet, mais ramène son fils. Tous deux sont aux genoux de Minghetti qu'ils embrassent en pleurant. Que faire? Il les chasse, mais il croit bien avoir aperçu ce doux et bon assassin à la table du banquet qu'il offre d'ordinaire aux principaux tenanciers de Camporeale.

Une autre fois, on demande à Minghetti d'amener dans sa voiture un des fermiers qui n'ose sortir de chez lui parce qu'il est exposé à une *vendetta* qui ne l'épargnera pas. On a pendu trois rats morts devant sa porte. Un rat, premier avertissement. Deux rats, la menace est plus sérieuse. Trois rats, c'est

la mort sans rémission. Minghetti emmène l'homme à Palerme. Il apprend bientôt que celui qu'il a sauvé n'était pas l'innocent menacé, mais l'assassin que cherchaient les gendarmes. Je ne vous raconte, nous dit-il, que les histoires vraisemblables. Les invraisemblables, je les réserve pour la prochaine fois.

Il nous parle aussi du progrès économique de la Sicile. Il est très-réel et il n'est qu'à son début. On étend sans cesse le long des côtes les jardins à orangers. Les mandarines donnent des produits fabuleux. Un hectare rapporte 4,000 et 5,000 francs. Partout où il y a de l'eau, on peut en créer. Et le vin, que de richesses il donnera si on échappe au phylloxera ! Le marsala vaut le xérès et le meilleur revient, rendu à Paris ou à Bruxelles, à environ 1 franc la bouteille. Le syracuse n'est pas inférieur au malvoisie, et on peut en récolter sur presque tout le pourtour de l'Etna.

Ceci est très-vrai. L'Italie n'a pas su tirer parti de ses vignobles. Elle pourrait exporter autant de vin que l'Espagne. A Brindisi, j'en ai bu d'excellent. Il était contenu, comme à Pompéi, dans d'immenses amphores ouvertes où l'on puisait au moyen d'une spatule de la même forme que celles en usage dans les sacrifices des anciens. L'Italie a le soleil et le sol ; il ne lui manque que les vignerons ; il faut les former.

Un diplomate raconte un souvenir de La Haye : Je vais voir un de mes amis chambellan de la reine. Je trouve sur la table cinq volumes d'une reliure exquise, digne d'un ouvrage de choix. Je vois au dos : *Mémoires d'un Chambellan*, avec ses initiales. Comment lui dis-je, vous avez écrit des mémoires ; ce doit être très-intéressant. — « Sans doute et surtout très-instructif ; voyez plutôt. » — J'ouvre un des volumes. Ils contenaient les menus de tous les dîners auxquels il avait assisté.

— Je trouve dans le cens italien de 1871 que le nombre des prêtres est de 100,515, et comme il y a environ 20,000 paroisses, chacune d'elles a 5 prêtres en moyenne. Mais en Italie les paroisses sont très-grandes et comprennent plu-

sieurs hameaux. Il y a 258 diocèses avec cathédrale et chapitre de chanoines.

Dans l'enseignement moyen rétribué par l'État, sur 1,443 professeurs, 320 appartiennent au clergé. Dans les écoles publiques et privées, sur 45,594 instituteurs, 8,927 font partie du clergé régulier ou séculier.

— Dîner chez le sénateur Alfieri, avec le comte Maffei et Cambrai-Digny, ancien ministre des finances. — Maffei était secrétaire du ministère des affaires étrangères sous Cairolì. Il a quitté cette place à l'arrivée de Depretis, et il est nommé ministre à Athènes. Il est jeune, beau, élégant et très-recherché partout. Il pense que dans la question grecque l'Italie doit appuyer franchement la France pour demander la rectification des frontières accordée à la Grèce par le traité de Berlin.

Deux raisons imposent cette attitude au gouvernement italien. D'abord, l'Italie s'est constituée sur le principe des nationalités. Elle doit donc, dans la mesure du possible, soutenir les peuples qui invoquent ce principe. En second lieu, l'Italie ne peut pas désirer que toute la péninsule des Balkans passe aux mains des Slaves. C'est ce qui arriverait si on sacrifiait l'élément hellénique. Ce serait d'ailleurs une iniquité et une source de troubles pour l'avenir.

L'honneur et le bonheur de l'Italie, c'est que partout son intérêt bien entendu lui commande de défendre la cause du progrès, de l'humanité et de la justice.

Le comte Cambrai-Digny est un Piémontais, son nom l'indique. Il a fait excellente figure au ministère. C'est un calculateur exact et froid des forces politiques en jeu dans son pays. Il croit aussi que l'influence du clergé grandira. Sans la question de Rome, dit-il, qui empêche la fusion avec le parti conservateur patriote, il faudrait déjà maintenant compter avec lui. Le haut clergé est tout dévoué au Vatican. Cependant tous les évêques ne seraient pas encore prêts à dépecer l'Italie.

Vous vous appellerez qu'à Venise, après l'attentat de Passanante, le patriarche, au *Te-Deum* à Saint-Marc, a prononcé

une allocution patriotique que la foule a applaudie, comme au théâtre.

L'influence du clergé n'est pas la même dans toutes les provinces. Dans le midi, les prêtres sont ignorants, superstitieux, grossiers, et par suite très-démocrates et même socialistes d'instinct. Ils sont peu favorables à l'unité, mais sans exaltation sentimentale. Ils ont de l'influence, mais d'homme à homme, et non comme pasteurs. Au centre, dans les Marches, en Toscane, dans l'Émilie, ils ont peu d'autorité. Dans tout le nord, au contraire, ils en ont beaucoup; mais là ils sont encore souvent bon patriotes et ils se heurteraient au dévouement sincère et profond à la maison de Savoie. Seulement il se forme partout des sociétés politiques cléricales. Ainsi le congrès régional catholique de la Ligurie a été inauguré récemment sous la présidence de l'archevêque de Gênes, qui, dans son discours, a fait ressortir l'importance de ces congrès régionaux que le pape approuve et désire voir se multiplier.

La constitution d'un parti catholique sérieusement représenté à la Chambre serait d'un bon effet pour notre vie parlementaire. Elle empêcherait les divisions incessantes du parti libéral et ainsi donnerait aux ministères plus d'autorité et plus de durée.

Le marquis Alfieri est resté fidèle aux idées de Gioberti et de Montalembert. Il est également dévoué à la liberté, à l'Italie et au catholicisme. Il rêve et il espère leur alliance. Au fond, d'après lui, ce n'est qu'un malentendu qui les sépare. Le christianisme n'a-t-il pas donné au monde l'égalité, la charité, la vraie liberté? La société peut-elle subsister sans religion? Rappelez-vous ce que dit Tocqueville à ce sujet. La liberté n'est possible qu'appuyée sur le sentiment religieux. Un peuple cesse-t-il de croire, il faut qu'il serve. Ce qui m'effraye pour l'avenir de l'Italie, ajoute-t-il, c'est la guerre sans relâche que l'on fait à la religion dans certaines classes. La franc-maçonnerie exerce une très-grande influence et elle est devenue absolument antireligieuse. Si vous arrachez du cœur des populations tout sentiment religieux, l'idée du devoir disparaîtra, la moralité sera profondément ébranlée.

Vous aurez les revendications violentes, l'agitation révolutionnaire, le désordre, et comme une société ne peut vivre dans l'anarchie, on arrivera à la compression, au despotisme.

J'admets pleinement, lui répondis-je, la vérité profonde de la remarque de Tocqueville, mais il faut prendre les institutions comme elles sont de par l'histoire, et non comme on rêve qu'elles doivent être. Si le catholicisme — qu'il ne faut pas confondre avec le christianisme — représentait la liberté, croyez-vous qu'il soulèverait contre lui cette opposition que vous déplorez? N'est-il pas étrange que dans tous les pays catholiques on s'arme contre la religion? Plus a été grande la puissance du catholicisme, plus on le combat. En Espagne, on a supprimé tous les couvents, pris tous les biens ecclésiastiques et même brûlé ou fusillé les moines. En Portugal, une loi d'exception interdit toute espèce d'association ou de corporation religieuse. Au Mexique, un prêtre n'ose plus sortir en soutane et le clergé vit d'aumônes. En France, en Belgique, on vote des lois pour enlever à l'Église toute ingérence dans l'enseignement officiel. En Italie, vous faites à tout moment des lois dans le même esprit. D'où cela vient-il? Est-ce de gaieté de cœur que ceux qui sont au pouvoir provoquent cette lutte périlleuse? Est-ce, comme le disent les journaux cléricaux, par une sorte de haine et de fanatisme antireligieux? Vous ne pouvez le croire. Si dans tous les pays catholiques la société civile croit devoir se défendre par des mesures plus ou moins violentes, n'est-ce pas parce que partout le clergé, au lieu de prêcher l'Évangile, poursuit une suprématie temporelle que notre époque ne peut plus supporter? En Russie, en Angleterre, on peut s'éloigner du culte établi, on ne le combat pas comme un ennemi. S'il en est autrement dans les pays catholiques, la faute n'en est-elle pas à ce rêve de domination que poursuit l'Église de Rome?

Le marquis Alfieri comme Jacini et tous les catholiques libéraux espère qu'un pape viendra opérer la réconciliation entre l'Église et la civilisation moderne, et ils ne sont pas éloignés de croire que ce pacificateur sera Léon XIII.

EMILE DE LAVELEYE.